

PAUL VERCHÈRES

La ferme des serpents



BeQ

Paul Verchères

Guy Verchères # 010

La ferme des serpents

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 454 : version 1.0

La ferme des serpents

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Les deux magiciens

Sur le bord du fleuve Saint-Laurent, non loin de Longueuil, il y a une ferme de serpents unique en son genre au Canada, la ferme de Honoré Carmin, qui adore littéralement les reptiles.

Honoré était très riche et il jouissait de faire voir gratuitement ses nombreux serpents à la population.

Avant la guerre les visiteurs affluaient de toutes les parties du monde, car Carmin avait des reptiles rarissimes.

Ce matin-là la mère Pythow venait de terminer sa couvée et c'est avec amour que Honoré transporta les petits dans son cabinet de travail sous un globe de verre.

La ferme était ouverte au public en général à deux heures tous les après-midis.

C'était un samedi.

Il y avait donc affluence.

Dehors, près du bâtiment principal, se tenait le gardien Max Corday.

L'intérieur de la pièce aux serpents dangereux était surprenant.

En effet les cages dans lesquelles étaient enfermés les reptiles étaient toutes en verre.

Le guide officiel disait son boniment à la foule :

– Le serpent, de la racine latine *snaca*, est un reptile de la famille des squamates. Il a le dos recouvert de petites écailles qui s'échelonnent les unes sur les autres. Le corps du serpent s'allonge circulairement et est dépourvu de membres externes. Ce genre de reptiles n'a pas d'oreilles et ses yeux, protégés d'une couverture transparente, sont fixes et inamovibles. Les mouvements du serpent sont actionnés par des plaques abdominales attachées à l'épine dorsale. Les os sont arrangés de telle façon qu'ils peuvent laisser passer un corps plus gros que celui de l'animal

lui-même. Contrairement aux hommes le serpent a les dents repliées vers la gorge, de sorte que quand il mord il le fait comme un crochet et il est très difficile de se défaire de sa morsure. Les reptiles venimeux ont dans les dents une ouverture qui leur permet de cracher leur venin. Sans ouvrir la bouche ces animaux peuvent sortir leur langue à travers un orifice que la nature a pratiqué à cet effet dans leur mâchoire. Ils se servent ainsi de leur langue pour découvrir la nature des objets qui se trouvent à leur portée. La reproduction du serpent se fait au moyen de l'œuf comme la poule. Il y a cependant deux grandes différences. L'œuf dans certains cas n'a pas besoin de chaleur pendant l'incubation et dans d'autres cas il est incubé dans le corps même de la mère.

Après avoir regardé autour de lui le guide continua :

– Le serpent habite toutes les régions du monde excepté les deux pôles ; mais il est aux tropiques beaucoup plus nombreux qu'ailleurs. Il y en a plus de mille espèces différentes. C'est

dans les pays chauds que le serpent atteint sa grandeur maxima. Tous ces reptiles sont carnivores et mangent leur proie en entier.

Puis le guide se mit à détailler :

– Il y a le serpent d’herbe, le serpent doux (*coronolla austriaca*), la vipère, l’anaconde, le boa, le cobra, le moccassin, le serpent noir géant, le serpent à sonnettes.

Le guide désigna une des grosses cages de verre :

– Voici, dit-il un cobra, du genre *naja*. Ce reptile est abondant en Asie et en Afrique. Sous l’effet de l’excitation ou de la colère il a le pouvoir de s’enfler la peau du cou en une sorte de cagoule qui lui recouvre alors la tête. La longueur du cobra varie de 6 à 20 pieds. Il n’attaque l’homme que sous l’effet de la peur ou de la provocation ; mais quand il attaque, l’autre est pratiquement condamné d’avance.

Le guide, indiquant une autre cage, poursuivit :

– Regardez ce python ; c’est le plus gros

serpent du monde. Il vit dans la jungle tropicale. Il appartient à la famille du boa et n'est pas venimeux, mais il possède une mâchoire d'une extraordinaire vigueur. Le python atteint jusqu'à 40 pieds de longueur. Il tue sa proie en l'enroulant de son corps et en le broyant sous la pression de ses enroulements.

– Et maintenant, poursuivit le guide, en indiquant une autre cage très grosse, je passe au serpent noir. Ce reptile vit surtout en Floride ; il atteint jusqu'à 30 pieds de longueur. Je vous surprendrai peut-être en vous disant que toute personne surprise à tuer ce reptile est possible de \$50 d'amande. Il y a à cela une bonne raison, c'est que le serpent noir est un des amis de l'homme, car il passe sa vie à faire une chasse impitoyable aux serpents venimeux et il n'est pas venimeux lui-même.

Le guide dit alors :

– Nous en avons fini avec cette pièce ; veuillez me suivre dans la pièce voisine.

La foule obéit, mais un jeune homme et une jeune fille restèrent devant la cage de verre du

python.

Ils ne se voyaient pas, occupés tous deux à sketcher le serpent, avec des crayons à dessin.

Soudain, la jeune fille leva la tête :

– Vous, s’écria-t-elle.

Le jeune homme sourit d’un sourire enragé :

– J’aurais bien dû me douter, dit-il, que Hélène Soucy me volerait mon idée.

Hélène était belle dans son indignation :

– Roland Grenier, dit-elle, vous avez de l’audace ! Je vous ai volé votre idée ? En voilà une bien bonne ; et quelle est-elle cette idée ?

Toujours enragé le jeune Grenier expliqua :

– Vous êtes magicienne, je suis magicien. Un acte de python vivant ou pseudo vivant que nous manœuvrions à notre goût serait épatant. Je sketche le python afin de fabriquer un mannequin ressemblant, à qui par magie blanche je donnerai la vie devant mes auditoires extasiés.

La jeune fille devint rouge de colère :

– Justement mon idée, fit-elle, voleur, voleur !

Roland Grenier était loin d'avoir la patience dans son tempérament.

Il appliqua un formidable coup de poing sur la cage du python qui vibra avec un grand bruit :

– Voleur, moi, voleur, hurla-t-il. Espèce de magicienne de trente sous...

Attiré par le bruit, Max Corday, le gardien, accourut et vit le deuxième coup de poing appliqué par le magicien sur la cage.

Horrifié il cria :

– Imbécile, voulez-vous nous faire tuer tous ?

Se tournant Grenier vit alors Corday.

Incapable de frapper une femme, il décida d'assouvir sa rage sur le gardien et il lui donna une forte poussée qui l'envoya directement sur la cage.

Le verre se cassa ; le python commença à s'étirer ; puis brusquement il s'élança au dehors.

Un cri d'horreur sortit des trois bouches.

Attiré par le tintamarre un inconnu parut au bout du corridor par lequel avaient passé le guide

et la foule.

Il était grand, mince et ses cheveux grisonnants aux tempes donnaient un air distingué à sa figure qui avait quelque chose de sarcastique et de narquois.

Voyant la scène, l'inconnu prit un bout de tuyau dans un coin et brisa rapidement le verre de la cage où se trouvait le serpent noir.

L'atavisme de ce gros reptile le fit tout de suite s'élancer vers le python.

Le serpent noir eut facilement raison de l'autre ; c'était son métier, voyez-vous.

Max Corday se mit à gémir :

– Le python de M. Carmin mort, le python mort M. Carmin va en faire une vraie maladie.

Puis il regarda Roland avec rage :

– C'est votre faute, s'écria-t-il ; vous allez payer. Le patron va vous faire arrêter.

Il ajouta :

– Suivez-moi.

Pointant l'inconnu du doigt :

– Vous aussi, dit-il ; vous n’aviez pas d’affaires à briser la cage du serpent noir.

– En effet, fit l’autre en ricanant, j’ai eu bien tort de sauver la vie à un idiot. Avancez, je vais vous suivre volontiers. Vous nous amenez à la résidence de Honoré Carmin ?

– Oui.

– J’ai justement à lui parler.

Hélène, Roland, l’inconnu et Max Corday prirent alors un sentier bien entretenu. Bientôt une maison basse et trapue de style habitant, se montra à leur vue.

C’était la résidence de l’amateur de serpents.

Le gardien sonna à la porte.

Un jeune homme vint ouvrir :

– Ton père, M. Carmin, est-il ici, Ernest ?

– Non, il est sorti.

– J’ai une plainte à formuler contre ce jeune homme.

Il indiquait du doigt le magicien Grenier.

Ernest regarda Grenier.

Son visage s'éclaira d'enthousiasme :

– Mais je vous reconnais, s'écria Ernest ; vous avez donné un acte de magie superbe au Loew's la semaine dernière.

Sévère, le jeune Carmin se tourna vers le gardien :

– Max, ordonna-t-il, vous pouvez disposer. Je réglerai l'affaire, quelle qu'elle soit, avec mon père.

Piteusement le gardien obéit.

Avec moquerie Roland présenta Hélène.

– M^{lle} Soucy, magicienne, dit-il.

– Heureux de vous connaître, fit le jeune Carmin.

Grenier ironisa :

– Tiens, tiens, il ne connaissait pas notre magicienne ; elle n'est donc pas si célèbre que ça après tout.

La jeune fille ragea :

– Heureusement qu’il n’y a pas de cage de verre dans les environs.

L’inconnu dit alors au fils Carmin :

– Puisque personne ne me présente je vais le faire. Je suis Verchères.

Ernest s’écria :

– Ciel, quel glorieux après-midi, trois célébrités réunies chez mon père. Pensez donc, Guy Verchères, l’Arsène Lupin canadien-français.

– Mon biographe exagère, dit nonchalamment Guy. Ainsi, jeune homme, votre père n’est pas ici ?

– Non.

– Il m’a fait demander par mon cousin Paul, mon biographe. Il prétend qu’il a peur de quelque chose, paraît-il. Il a parlé de serpents humains.

La physionomie d’Ernest se rembrunit :

– En effet, dit-il, je me suis aperçu que mon père était plutôt inquiet depuis quelque temps. Il a besoin de distraction ?... Je vous en prie,

revenez donc souper tous les trois avec nous. Votre conversation, M. Verchères, et la magie des deux ennemis que j'ai en face de moi distrairont sans doute mon père et lui chasseront ses idées noires.

– J'accepte volontiers, fit Verchères.

– Oh, acceptez vous aussi, pressa le jeune Carmin en s'adressant à Hélène et à Roland.

Ils acceptèrent.

*

Le groupe allait se séparer lorsque l'on entendit le bruit d'une auto qui approchait.

– C'est sans doute mon père, fit Ernest.

Le jeune homme ne se trompait pas.

Après les présentations d'usage et les excuses du magicien tout de suite acceptées par Honoré Carmin, Roland et Hélène se retirèrent tandis que le propriétaire de la ferme des serpents invitait le voleur et homme de bien à entrer avec lui dans son

cabinet de travail.

Les deux hommes s'assirent.

Après que Verchères eut décliné l'offre d'un cigare de prix, pour allumer une de ses cigarettes égyptiennes favorites, le vieil Honoré dit :

– Vous avez été bien bon de venir.

Verchères questionna :

– Vous êtes inquiet, paraît-il ?

– Inquiet, mais non, qui vous a dit ça ?

– Votre fils.

Carmin sourit :

– Mon fils se trompe ; je n'étais pas inquiet mais simplement préoccupé.

Il ajouta :

– M. Verchères, vous ne savez naturellement point pourquoi je vous ai fait venir.

– Non, j'attends vos explications.

– Votre cousin Paul Verchères m'a déjà dit que vous pouviez exercer une très forte influence auprès des autorités fédérales à Ottawa.

– Ah, le sacré Paul... En effet j'ai déjà rendu de fiers services au gouvernement dans des affaires compliquées d'espionnage. Vous désirez, je suppose, que je fasse pression à Ottawa en votre faveur ?

– Oui.

– Expliquez-vous, je vous prie.

– En 1942 je fus approché par un chasseur de serpents. Sam Sarnia, qui m'offrit de me rapporter de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique du Sud une grosse collection de serpents vivants. Je fus enthousiasmé.

– Sarnia vous chargeait-il cher ?

– Le prix n'avait pas d'importance, je suis riche et j'ai la manie des serpents.

– Mais encore ?

– Nous conclûmes, Sarnia et moi, une entente aux termes de laquelle je lui payais \$8000 par année plus ses dépenses. Il y a trois ans que je lui verse régulièrement cet argent.

– Et vous n'avez pas reçu les serpents naturellement.

Honoré Carmin regarda le voleur et homme de bien avec des yeux pleins de reproches :

– Ne pensez rien de mal de Sam Sarnia, dit-il ; il a la première année chassé en Afrique et a pris tous les serpents promis. Puis il se rendit en Asie et enfin cette année il arrive d’Amérique. Partout il a obtenu un succès remarquable.

Verchères s’écria :

– Mais alors où sont les serpents ?

– Ils sont bel et bien encagés dans des entrepôts à Buenos Aires, à Calcutta, et dans la capitale de l’Afrique du sud.

– Mais pourquoi Sarnia ne les a-t-il pas chaque année apportés avec lui ?

– Il a eu de la difficulté à obtenir lui-même place sur les transatlantiques. Le gouvernement fédéral a refusé carrément d’accepter le transport océanique de mes serpents. Il était impossible, m’a-t-on dit et répété à Ottawa, d’établir une priorité pour les reptiles.

– Ah, je comprends.

Le vieux Carmin dit alors :

– Je regrette de vous avoir dérangé, monsieur Verchères, mais tout est arrangé ; je n’aurai pas besoin de vous.

Il ajouta :

– La guerre achève en Europe ; le gouvernement relâche ses règlements. On vient de me dire au bureau des douanes cet après-midi que le gouvernement autorisait les trois transports de serpents.

Après un silence Guy demanda :

– Avez-vous mis Sam Sarnia au courant de la chose ?

– Oui, je sors de chez-lui.

Honoré se frotta les mains.

Puis il se leva et alla examiner les bébés pythons dans leur cage de verre.

– Savez-vous pourquoi, demanda-t-il, je n’en ai pas trop voulu au jeune magicien de son esclandre ?

– Non, dites.

– C’est d’abord que j’ai ces petits pythons et

ensuite que Sarnia m'en a pris un très gros aux Indes.

Le voleur et homme de bien prit congé.

Comme il parcourait rapidement le petit sentier conduisant à la route nationale, il réfléchissait.

Tout semblait naturel dans cette affaire.

Et pourtant..

Oui, pourtant...

Guy ne pouvait s'empêcher de sentir comme un soupçon de danger qui rôdait autour de cette ferme.

Ce danger provenait-il des serpents venimeux ?

Arrivé au bord de la route, Verchères fut tout surpris de retrouver les deux magiciens.

– Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

– Mais nous attendons notre autobus.

Il désigna Hélène :

– Cette illustre inconnue, dit-il, prétend...

– Illustre inconnue, illustre inconnue ? que voulez-vous dire ? demanda la belle Hélène.

Guy s’interposa :

– Cessez donc de vous chicaner, mes enfants.

Roland soupira :

– Dire, s’écria-t-il, que même Ernest Carmin ne la connaissait pas. Il me connaissait bien, moi, cependant.

– Il connaît aussi le python mort.

Elle arracha un crayon de la poche du jeune homme et regarda autour d’elle.

Une luxueuse automobile arrêtée tout près.

– Je suppose que c’est à vous cette voiture, M. Verchères, fit-elle.

– Oui.

– Je puis m’en servir ?

– Mais oui.

Elle s’approcha de l’auto et y plaça le crayon dans une position verticale sur la capote lisse et unie.

De toutes les lois de l'équilibre, le crayon aurait dû tomber sur la route ; mais il resta comme collé à la paroi de la voiture.

Hélène dit triomphalement :

– Si vous êtes si bon magicien que ça, Roland Grenier, faites-en donc autant.

Le jeune homme déclara en souriant :

– Hélène Soucy, vous ne prendrez pas l'autobus.

– Non ? Je voudrais bien savoir pourquoi par exemple.

– Parce que vous n'avez plus un traître sou dans votre sacoche.

– Oh !

Comme la jeune fille allait ouvrir la sacoche, Roland murmura :

– Voici votre argent, magicienne de trente sous.

Elle regarda.

Le jeune homme tenait dans sa main un vieux chiffon de papier.

– Oh !

Mais au même moment, par un miracle de léger de main le chiffon se transformait en une liasse de billets de banque.

Hélène devint rouge de colère :

– Pickpocket, cria-t-elle.

Soudain Guy prit le jeune homme et la jeune fille par le chignon du cou et les força à s’embrasser.

– Aux miracles du crayon et du chiffon de papier, dit-il joyeusement, j’ajoute celui du baiser, et je souhaite que la réconciliation soit permanente.

Le voleur et homme de bien ajouta narquois :

– On ne célèbre pas l’amour même s’il ne fait que de naître, en autobus ; venez avec moi, montez dans ma voiture.

Les jeunes gens ne se firent pas prier.

Guy démarra en disant :

– En attendant de revenir ici pour le souper, je vous invite, mes jeunes tourtereaux, à siroter une

fine liqueur dans un petit cabaret discret où Guy Verchères est roi.

Pour la première fois Hélène et Roland se regardèrent sans colère et sans rancune.

Avant d'entrer sur le pont Jacques Cartier, le voleur et homme de bien dit :

– Ne vous embrassez pas sous le nez du préposé au péage, toujours....

Ils ne le firent point.

II

Le souper manque

En novembre la nuit vient à bonne heure.

Il faisait déjà sombre lorsque Verchères, Hélène et Roland arrivèrent à la résidence des Carmin.

Ce fut Guy qui sonna à la porte.

Comme personne ne répondit il dut appuyer une seconde fois sur le bouton.

Au bout d'une couple de minutes d'attente vaine il murmura :

– Étrange !

Grenier dit :

– On nous invite à souper et il n'y a personne pour nous recevoir, c'est pour le moins curieux.

Verchères essaya la poignée, elle tourna et la

porte s'ouvrit.

Tout de suite une odeur âcre les prit à la gorge comme ils entraient.

Le magicien s'écria :

– Vite, un incendie.

Mais la jeune fille calma tout de suite ses transports :

– Il n'y a pas de feu ailleurs que dans le poêle de la cuisine. Ne sentez-vous pas, magicien de trente sous, le rôti qui brûle ?

Ils se dirigèrent vers la cuisine à l'arrière de la maison et constatèrent que Hélène avait raison.

Une fumée âcre sortait par les interstices du fourneau fermé.

On sortit le rôti et on ouvrit une fenêtre.

Verchères cria :

– Ohé, il n'y a donc personne ici.

Ne recevant aucune réponse il visita la maison pièce par pièce.

Elle semblait vide, mais lorsque le voleur et

homme de bien voulut ouvrir la porte du cabinet de travail de Carmin il s'aperçut qu'elle était fermée clef.

– Étrange, répéta t-il.

De l'extérieur une voix, celle de Max Corday, cria :

– Eh, en dedans, c'est ce soir le dernier exercice d'obscurité. Bloquez toutes les fenêtres, je vous en prie.

Le groupe retourna dans la cuisine après avoir obéi.

Soudain on entendit comme un vrombissement d'avion.

– Tiens, fit Hélène, le gouvernement veut donner un air de réalisme à ce dernier exercice.

– Ohé, fit encore Max.

– Qu'y a-t-il cette fois ? cria Guy.

– M. Carmin est endormi dans sa chaise, dans son cabinet de travail. La lumière est allumée et les stores ne sont pas baissés.

Endormi, hein ?...

Guy eût souleur.

Il portait toujours sur lui un trousseau de clefs squelettiques qui lui permettaient d'ouvrir n'importe quelle porte.

Il se précipita.

Quelques instants plus tard il pénétrait dans le cabinet de travail, suivi de Roland et de Hélène.

Une odeur puissante de gaz les fit reculer. Seul Guy courut aux deux fenêtres et les ouvrit toutes grandes. Puis il cria à Max :

– Au diable l'obscurité, venez ici.

Le vieux Carmin était assis dans sa chaise, la tête appuyée sur son pupitre.

Il semblait dormir ; mais le voleur et homme de bien ne fut pas surpris quand il constata qu'il se trouvait en face d'un cadavre.

En ouvrant les deux fenêtres, Verchères avait remarqué que du papier avait été collé dans tous les interstices.

Il examina la porte.

Même chose.

Un petit boyau en caoutchouc avait été attaché à une des clefs du poêle à gaz dans la cuisine et emmené par un trou dans le mur jusque dans le cabinet de travail où il avait laissé échapper le poison mortel.

Fenêtres et portes calfatées par en dedans.

On se trouvait donc en face d'un suicide.

Pourtant

Oui, pourtant...

Honoré Carmin n'avait aucune raison de se suicider puisqu'il avait enfin réussi dans son grand désir.

– M. Carmin s'est enlevé la vie, n'est-ce pas ?
M. Verc hères, fit Roland.

– Non, il a été assassiné, affirma Verchères.

– Mais comment l'assassin a-t-il pu sortir puisque porte et fenêtres sont hermétiquement closes par en dedans ?

– Vous êtes magiciens, dit Guy, vous avez dû en voir bien d'autres.

À ce moment Ernest pénétra dans la pièce

avec un inconnu.

– Tiens, papa dort, fit-il, permettez-moi de vous présenter le docteur Blanchette.

– Étienne, je te présente...

Lorsqu'il eut terminé il ajouta :

– Permettez-moi de m'excuser de vous avoir fait attendre ; mais je viens de me faire jouer un sale tour.

Verchères tressaillit :

– Un tour ? questionna-t-il.

– Oui, on m'a appelé pour me dire que mon ami le docteur Blanchette était à l'article de la mort. Je me suis empressé de me rendre chez-lui pour constater qu'il était en pleine santé.

Le voleur et homme de bien questionna :

– Vous êtes le cuisinier ici ?

– Oui, répondit Ernest, c'est la guerre et le problème des domestiques est insoluble.

Avez-vous fermé toutes les clefs du gaz avant de partir ?

– Mais oui.

– Il n’y a pas de doute, fit Verchères, c’est l’assassin qui a fait délibérément brûler le rôti.

– L’assassin ? fit Ernest ébahi.

Il regarda de nouveau son père assis ; puis il s’approcha de lui et lui prit la main :

– Il est mort, s’écria-t-il, et il éclata en sanglots. Soudain il regarda la cage de verre des bébés pythons qui étaient morts eux aussi.

– Vous avez raison, dit-il, mon père a été assassiné. S’il s’était réellement suicidé il n’aurait jamais tué au gaz en même temps ses petits serpents ; car il les aimait bien trop.

Verchères dit alors :

– C’est le meurtrier qui a rallumé le poêle à gaz pour faire brûler le rôti.

Roland Grenier demanda :

– Mais pourquoi ?

– Pour effacer les traces d’odeur de gaz, afin qu’elles se confondent dans l’odeur âcre du rôti brûlé.

Le voleur et homme de bien regarda le docteur Étienne Blanchette et lui demanda sèchement :

– Que venez-vous faire dans cette galère, vous ?

Piqué le médecin répondit :

– Je suis expert en venins de serpents. C'est moi qui les extraie des reptiles de cette ferme.

Ernest s'interposa :

– C'est mon ami intime, dit-il.

La sonnerie de la porte retentit.

Guy dit :

– Une minute ; je veux jusqu'à nouvel ordre que tout le monde semble croire qu'il s'agit d'un suicide. Maintenant allez ouvrir, Ernest.

Une femme parut bientôt.

Elle dit au jeune Carmin :

– Allez prévenir votre père que je lui emporte de la part de mon mari les derniers papiers à signer pour l'expédition des serpents.

– C'est que, madame Sarnia....

Guy regarda Sonia Sarnia bien en face et dit :

– Impossible, madame.

– Impossible ?

– Oui.

– Pourquoi donc ?

– Honoré Carmin vient de se suicider.

La femme pâlit-elle ?

L’Arsène Lupin canadien-français n’aurait su le dire. Il se donna la peine d’expliquer :

– C’est évidemment un suicide, car toutes les issues avaient été hermétiquement bouchées et calfatées par en dedans.

Sortant comme d’un rêve, Hélène dit :

– Chambre close par en dedans... Le magicien réalise l’impossible.... Je puis, monsieur Verchères, vous faire voir ce qui n’est pas, c’est mon métier.

Madame Sarnia tressaillit.

Guy pensa..

FAIRE VOIR CE QUI N’EST PAS...

– Que voulez-vous dire par là, Hélène ?
demanda-t-il.

Lasse, la jeune fille déclara :

– Une lumière, une lumière éblouissante a
fulguré dans mon esprit ; j’ai essayé de la garder,
mais de nouveau l’obscurité s’est faite, et je ne
sais pas, je ne sais plus...

Roland lui prit tendrement la main :

– Calmez-vous, Hélène, je vous prie, calmez-
vous, la lumière reviendra.

LA LUMIÈRE REVIENDRA...

Voilà justement ce que redoute l’assassin,
pensa Guy. S’il est ici présent Hélène court un
grave danger.

Max Corday entrait.

Après qu’il eut été mis au courant de la
situation, Verchères lui demanda :

– Pouvez-vous nous dire quelle heure il était
quand l’avion est passé au-dessus d’ici ?

– L’avion ? fit le gardien comme hébété.

– Oui.

– Je n’ai entendu aucun avion.

Max Corday mentait-il ?

S’il mentait c’est qu’il avait quelque chose à cacher.

Roland Grenier lui demanda :

– Vous n’êtes pas dur d’oreilles un peu ?

– Oh, non.

– Mais nous avons distinctement entendu un vrombissement d’avion.

Corday haussa les épaules :

– Eh bien, moi, je vous dis que je n’ai rien entendu.

Guy s’écria :

– J’oubliais ; dans un cas de suicide, il faut que la police fasse les constatations d’usage. Je vais appeler le gros détective provincial Théo Beloeil.

Il signala et Beloeil dit au voleur et homme de bien :

– Voilà que tu me déranges maintenant pour

un vulgaire suicide.

À voix très basse Guy murmura :

– Viens, Théo, viens, tu ne le regretteras pas.

III

La tentative de meurtre

Verchères s'éveilla en sursaut.

Il venait de rêver qu'il avait oublié quelque chose.

Qu'est-ce que c'était ?

Il l'avait.

LE MAGICIEN SAIT FAIRE VOIR CE QUI N'EST PAS.

– J'ai été incroyablement bête, murmura-t-il, et dire que Hélène est peut-être en train de mourir à cause de ma bêtise.

Le pire c'est qu'il connaissait pas l'adresse de la jeune fille.

Oui, mais il connaissait celle du magicien.

Il lui téléphona et lui dit de se préparer, qu'il allait le quérir.

Quelques minutes plus tard Verchères et Grenier arrivaient à la résidence de Hélène.

Guy n'est pas un homme patient.

Comme on ne répondait point à son premier coup de sonnette, d'un coup de genou sec, il ouvrit la porte.

Tout de suite il sentit une odeur de gaz.

Vite il localisa d'où elle venait, mais cette fois il n'eut pas besoin de défoncer la porte de la chambre, car elle n'était pas barrée.

Hélène était étendue dans son lit inconsciente.

Roland se précipita vers elle et s'écria :

– Hélène, mon Hélène, elle est morte...

Verchères était à prendre le pouls de la jeune fille.

– Imbécile, dit-il, elle vit. Transportons-la dehors au plus vite.

Elle ne mit pas de temps à se ranimer dans l'auto de Guy.

Lorsqu'elle revint à elle, Roland fut si heureux qu'il l'embrassa.

Elle sourit.

– Encore, fit-elle narquoise, si tu es un magicien de trente sous, tu es un amoureux d’au moins une piastre.

Roland s’écria :

– Elle vient de me tutoyer, eh bien, moi, alors, je te demande en mariage, Hélène.

Verchères s’interposa :

– Mon ami Grenier, dit-il, si vous ne voulez pas être veuf avant la lettre, je vous prie de vous occuper un peu moins d’amour et un peu plus de cette affaire criminelle.

Il tourna sa voiture dans une large ruelle et il fit jouer son klaxon en face de la porte d’un garage.

Répondant à l’appel du klaxon, l’œil électrique ouvrit la porte.

– Où nous emmenez-vous ? demanda le jeune homme.

– Vous allez tous deux coucher chez moi. Je serai ainsi plus tranquille.

*

Le lendemain matin, tout en prenant le petit déjeuner, Verchères causait avec ses deux invités.

La jeune fille était à lui demander :

– Mais pourquoi, selon vous, a-t-on attenté à ma vie ?

– Parce que vous avez dit que vous pouviez faire voir ce qui n'est pas.

– Je ne comprends point.

– Supposons, Hélène, que cette phrase incompréhensible soit une sorte de clef que l'assassin a prise pour celle qui vous ouvrait la porte de son secret coupable.

Roland questionna anxieusement :

– Tu ne peux donc pas te rappeler, mon Hélène ?

– Hélas, non, la lumière, la lumière éblouissante ne veut pas revenir.

Le téléphone sonna.

Guy alla répondre.

Après avoir écouté silencieusement pendant quelques instants il dit :

– Très bien, docteur, j’irai, j’amènerai Hélène Soucy et le magicien Grenier avec moi.

Il raccrocha et expliqua à ses deux invités :

– Le docteur Blanchette nous invite à une séance d’enlèvement de venin.

Roland demanda :

– Quand ?

– Dans une heure.

Hélène questionna à son tour :

– Y aura t-il danger ?

Verchères dit mystérieusement :

– Si Blanchette n’est pas l’assassin il n’y aura aucun danger.

– Croyez-vous qu’il le soit ?

– Je n’en sais rien.

– Et s’il l’est ?

– Si Blanchette est le meurtrier je courrai un danger mortel.

– Mais nous ? demanda Hélène.

– Vous deux, mes enfants, vous vous tiendrez à distance respectueuse et vous ne courrez aucun risque.

La jeune fille demanda :

– Vous n’avez pas peur, M. Verchères ?

Guy sourit :

– M’aurait-on surnommé l’Arsène Lupin canadien-fraçais si j’étais une poule mouillée ?

Il ajouta :

– D’ailleurs je crois bien que le serpent qui tuera le voleur et homme de bien n’est même pas encore dans son œuf.

Soudain Hélène poussa un cri :

– La lumière, la lumière se fait.

Pour ne pas lui faire perdre le fil des deux hommes observèrent un silence religieux, complet.

Mais bientôt la physionomie de Hélène fut envahie par la lassitude et le découragement.

– Les ténèbres sont revenues, dit-elle.

Guy conseilla :

– Ne vous forcez pas, dit-il, prenez cela aisé, la mémoire vous reviendra ainsi plus facilement.

Il consulta sa montre.

– Venez, dit-il, il est l’heure de se rendre à la ferme des serpents.

Ils arrêterent au palais de justice, rue Notre-Dame.

Guy descendit de voiture :

– Attendez-moi quelques instants, dit-il.

Il pénétra dans le palais pour en ressortir bientôt avec un gros homme à la face rubiconde.

Il présenta :

– Le détective Beloeil.

Théo s’assit avec Guy sur la banquette d’avant.

– Tu es un beau p’tit, Verchères, dit le gros

flic, tu m'invites à faire enquête sur un meurtre qui est incontestablement un suicide, et ce matin voilà qu'il faut que je me rende avec toi sur une ferme de serpents assister à l'enlèvement de venin à certains reptiles. Tu mériterais que je t'arrête pour tous tes vols que je connais, tu sais.

Guy Verchères éclata de rire :

– Mes vols que tu connais mais que tu ne peux pas et que tu ne pourras jamais prouver.

Il mit la main dans sa poche et en sortit une montre :

– Tiens, Beloeil, dit-il, je crois que cet objet t'appartient.

Le gros Théo poussa un sacre :

– Il m'a encore subtilisé ma montre, reprocha-t-il.

Verchères le regarda sévèrement :

– Tu ne te souviens donc pas que la dernière fois que je t'ai enlevé ta montre j'étais en danger de mort.

Beloeil tressaillit :

– Et cette fois, demanda-t-il, est-ce encore un signal ?

– Oui.

– Tu es en danger ?

– Je le crois.

– Pourquoi serais-tu en danger ?

– Pour la même raison que tu ne l’es pas, à cause de ma perspicacité criminologique.

De nouveau le gros Théo sacra.

– Et qui en veut à ta vie ?

– Un serpent.

– Hein ?

– C’est comme je te dis. Un serpent venimeux.

Beloeil remarqua sarcastique :

– Alors tu accuses ce serpent de vouloir t’assassiner ?

– Non.

– Fais-tu exprès pour me faire enrager ?

Guy éclata de rire :

– Ne te fâche pas, dit-il, ou je te subtilise encore ta montre.

– Mais enfin qui veut te tuer ?

– Un serpent poussé par un certain docteur, le docteur Étienne Blanchette.

– Et le motif ?

Le voleur et homme de bien dit moqueusement :

– Le motif, mais il est simple, c'est parce que le magicien peut faire voir ce qui n'est pas.

Beloeil sursauta, puis il haussa les épaules :

– Tu seras bien toujours le même. Verchères, on ne peut jamais te faire parler avant le temps.

– Mais puisque je te dis...

– Ah, tiens, fit le gros Théo, va donc au diable.

IV

« Faire voir ce qui n'est pas »

Le groupe était maintenant rendu dans la pièce où les serpents venimeux rampaient dans leurs cages de verre.

Il y avait deux nouveaux personnages, Blanchette et Max Corday.

Le premier ordonna au gardien :

– Ouvrez la cage du gros boa.

– Une minute, fit Verchères prenant le ton du guide, vous savez tous que le serpent nori, non loin du boa, est inoffensif pour les êtres humains mais mortel pour ses congénères.

Le médecin fit surpris :

– Que voulez-vous dire, M. Verchères ?

Ce fut Beloeil qui répondit :

– Nous avertissons qui de droit que si un serpent venimeux commence à faire des siennes nous libérerons immédiatement le serpent noir.

Blanchette dit :

– Soupçonnez-vous quelqu'un ici présent de vous vouloir du mal ?

– Si c'est du mal que la mort, oui, fit Verchères.

Beloeil remarqua :

– L'assassin peut fort bien être ici présent.

Max Corday ouvrit la cage du boa.

Tremblait-il un peu ?

Était-ce un effet de l'imagination du voleur et homme de bien ?

Il n'aurait su le dire au juste.

D'un mouvement rapide le gardien immobilisa la gueule du monstre dans le nœud coulant d'un mince câble d'acier.

Puis de ses bras puissants il s'empara du reptile.

Le médecin s'approcha et le piqua d'une seringue hypodermique.

Quelques instants plus tard le boa était endormi.

Max lui enleva le câble enroulé autour de la gueule et le médecin sortit de sa trousse une seconde seringue.

Puis lui ouvrit la gueule et dent par dent extraya le venin de l'animal.

Cette opération fut répétée sans incidents sur tous les autres serpents de la pièce.

*

Verchères, Beloeil et les deux magiciens revenaient à Montréal.

Hélène dit dans un soupir :

– J'ai eu une peur bleue.

Grenier demanda :

– M. Verchères, savez-vous pourquoi

Blanchette vous a invité à son enlèvement de venin ? Je serais bien curieux de le savoir.

– Oh, peut-être n'est-ce que par orgueil professionnel.

Ce fut au tour de Beloeil à dire :

– Guy, l'attitude irréprochable du médecin le raye-telle de ta liste de suspects ?

– Pas le moins du monde, Théo. Nous lui avons donné un grave avertissement

– Ah, oui, le serpent noir.

– Nous voyant sur nos gardes, il a pu remettre la partie à plus tard.

Tout à coup Hélène poussa un grand cri :

– La lumière, la lumière, s'écria-t-elle, voici encore la lumière.

Personne ne dit un mot de peur de briser le charme.

Guy freina doucement, sans heurts.

La voiture s'arrêta rue Saint-Charles, un peu au-delà de l'église de Longueuil.

Le silence fut déchiré par le coup de sirène d'un cargo sans doute en partance pour l'Europe.

Hélène répéta comme dans un rêve :

– Le magicien fait voir ce qui n'est pas.

Guy murmura :

– Hélène, vous êtes sur la scène. L'auditoire attend dans un religieux silence.

– Je commence, dit la jeune fille.

Elle prit une voix de théâtre :

– Mesdames et messieurs, dit-elle, voyez cette femme sans vie. C'est un mannequin, elle est faite de guenille et de velours..

« Je la soulève pour vous prouver qu'aucun fil électrique n'y est attaché. Puis pour que vous voyiez bien qu'il n'y aura aucune connexion je la place sur ce cercle de verre transparent.

« Mon mannequin s'appelle Émilienne.

« Je prierais cinq ou six personnes dans l'auditoire de monter sur ce théâtre.

« Ce mannequin leur serrera la main et de la tête répondra oui ou non à leurs questions.

« Émilienne est la merveille du siècle. Venez, mesdames et messieurs. »

Guy dit doucement :

– Je veux serrer la main au mannequin.

Hélène leva la main en l’air et agita l’index à trois reprises :

– Émilienne, ordonna-t-elle, serre la main de monsieur.

S’adressant à Beloeil, Verchères dit :

– Vois-tu que cette jeune fille est sous l’effet de l’hypnose ?

– Je le vois bien ; mais qui l’a hypnotisée sous nos yeux ?

– Moi.

– Toi, mais pourquoi ?

– Parce que je veux savoir ce que cela signifie quand elle dit que les magiciens font voir ce qui n’est pas.

Il ajouta :

– Je vais maintenant l’éveiller.

Beloeil demanda :

– Penses-tu avoir réussi ?

– Je l’espère.

De ses mains l’Arsène Lupin de notre pays fit trois passes.

La jeune fille s’éveilla :

– J’ai vu de nouveau la lumière, dit-elle dans un pâle sourire, mais les ténèbres sont encore revenues.

Verchères lui dit :

– Je vais faire un signe, dites-moi s’il a quelque signification pour vous.

Il leva le bras droit et agita son index trois fois.

– Mon Dieu, s’écria-t-elle, Émilienne.

De nouveau elle tomba dans le rêve :

– Émilienne était mon mannequin favori. Émilienne faisait voir ce qui n’était pas, la vie. Elle n’était faite que de guenilles et de torchons, et pourtant elle serrait des mains et hochait la tête. Faire voir ce qui n’est pas. Voilà ce que je

voulais dire.

Guy agita trois fois l'index :

– Vous rappelez-vous quel est le sens de ce signe ? demanda-t-il.

– Mais oui.

– Voulez-vous nous expliquer ?

– Volontiers. À ce signe mon opérateur sous la scène appuyait sur le bouton qui faisait avancer la main d'Émilienne.

– Et comment ce mécanisme fonctionnait-il ?

Hélène sourit :

– C'est très simple, dit-elle. Émilienne repose sur un cercle de verre lequel repose à son tour sur une table de verre. Le tout transparent. Mais il y a des trous à certains endroits dans le verre et l'air est invisible...

– L'air ? questionna Guy très intéressé.

– Oui, l'air comprimé.

Elle poursuivit son explication :

– Pour faire avancer la main au mannequin

mon opérateur pesait sur un bouton et l'air comprimé entra dans le bras d'Émilienne et lui actionnait le bras. Il en était ainsi pour la tête.

Elle ajouta :

– L'air comprimé était poussé dans Émilienne.

Elle réfléchit longuement :

– Lorsque j'ai, dit-elle, pensé que le magicien fait voir ce qui n'est pas je contemplai le plancher du cabinet de travail du mort. Pourquoi ? Oh, M. Verchères, ma découverte est encore incomplète.

Elle répéta :

– L'air comprimé était poussé dans Émilienne.

Puis soudain elle poussa un grand cri :

– Mais quand l'air va en sens contraire....

Guy s'exclama :

– Hélène, ma petite Hélène, ne parlez plus, je vous prie. Vous me donnez une idée baroque peut-être et peut-être aussi géniale.

Il fit partir le moteur, démarra et tourna en direction de la ferme des serpents.

Beloeil questionna :

– Veux-tu me dire pourquoi nous retournons là-bas ?

– Pour visiter et inspecter la cuisine et les garde-robes.

– Mais pourquoi ?

– Depuis combien de temps es-tu détective, Théo ?

– Oh ! depuis près d'un quart de siècle.

– Tu es un imbécile.

– Hein ?

– Oui, un homme de ton expérience qui ne sait pas que, comme en magie, dans la vie les problèmes apparemment les plus insolubles ont toujours la plus simple et la plus élémentaire explication.

– Alors parle.

Guy dit :

– Je ne suis pas encore prêt.

– Très bien, j’attendrai après M. le « big shot ».

V

Révélation

Ils étaient assis dans le salon avec Ernest Carmin et le docteur Blanchette.

Ernest dit :

– Les époux Sarnia viennent de partir.

– Que voulaient-ils ? demanda Beloeil.

– Ils voulaient savoir ce qu'ils devaient faire avec les serpents asiatiques, africains et sud-américains.

– Et vous leur avez dit... ?

– D'en faire ce qu'ils voudraient, fit le jeune homme ; les reptiles venimeux ne m'intéressent pas du tout.

Blanchette remarqua :

– En effet, dit-il, Ernest m'a gracieusement

donné hier les reptiles de la ferme.

Il ajouta vivement :

– Mais j’y pense, pourquoi ne me donnerais-tu pas ceux des Sarnia ?

Guy bondit :

– Ne faites pas cela, docteur, dit-il.

L’autre le regarda surpris :

– Ne pas faire quoi ? voulut-il savoir.

– Faire venir les serpents des Sarnia.

– Mais pourquoi ?

– Parce que c’est vous exposer à mourir de mort violente.

Le médecin eut un sourire amusé :

– Ainsi, commenta-t-il, je ne suis plus l’assassin, mais une victime en perspective ?

– Oh, n’abandonnez pas toute crainte, vous n’avez pas encore été rayé de la liste des suspects.

Le docteur remarqua badin :

– N’avais-je pas un motif pour tuer ?

Beloeil tressaillit.

Il demanda :

– Lequel ?

– Je savais que le vieil Honoré mort, Ernest me donnerait les serpents qu’il a en horreur.

Verchères fit :

– Tiens, tiens, je n’avais pas pensé à cela.

Il mentait.

Il y avait bel et bien pensé.

Blanchette était-il très habile ?

Ou tout simplement innocent ?

À ce stade le voleur et homme de bien n’aurait su répondre à cette question à deux tranchants.

À propos de rien Hélène poussa un petit cri et dit :

– Le magicien voit ce qui n’est pas.

– Ou plutôt, dit Verchères, fait voir ce qui n’est point.

Ils se sourirent tous deux.

Guy dit en menaçant la jeune fille du doigt

amicalement :

Hélène, si vous avez la même pensée que moi, ne parlez pas davantage sinon je ne vous servirai pas de père à votre mariage.

Inconsciemment Roland approcha sa chaise de celle de la jeune fille.

Le voleur et homme de bien demanda à Ernest :

– Voulez-vous faire venir Max Corday ?

– Volontiers.

Le jeune homme se dirigea vers la porte extérieure qu'il ouvrit et il cria :

– Max.

Bientôt le gardien parut :

– Vous m'avez fait demander ? fit-il.

Verchères s'approcha de lui et avec une indignation feinte qui était le bluff habituel du voleur et homme de bien, il dit :

– Corday, vous êtes un menteur.

L'autre sursauta :

– Que voulez-vous dire, monsieur ?

– Ce que je dis.

Guy ajouta :

– Vous avez bel et bien entendu le vrombissement de l’avion le soir de l’obscurité dernière.

– Non, monsieur.

– Alors c’est simple, vous n’avez pas toujours été à votre poste de garde du C.P.C.

Comme un coupable Corday baissa la tête.

Piteusement il dit :

– Vous avez raison, M. Verchères, j’ai été dans le hangar pendant quelques minutes.

– Pourquoi ?

– J’avais une grande soif. J’ai bu une bouteille de bière que j’avais cachée là.

Guy sourit.

Mais ce fut avec gravité qu’il reprit :

– Nous avons entendu le vrombissement dans la maison, nous ; pourquoi ne l’auriez-vous pas

entendu dans le hangar, vous ?

De nouveau il accusa :

– Max Corday, vous êtes un menteur. Si vous ne me dites pas la vérité je vous fais arrêter par le détective Beloeil.

Le gardien se tordit les mains de désespoir.

Sur la tête de ma mère morte, je vous jure, dit-il, que je n'ai pas entendu le moindre vrombissement d'avion.

– Étiez-vous en boisson ?

– Oh, monsieur, c'était ma première bouteille de bière de la journée.

Ernest intervint :

– Max, dit-il sèchement, n'est pas un ivrogne.

Verchères toisa le jeune Carmin des pieds à la tête.

Puis il lui demanda :

Vous êtes le fils unique du mort ?

– Oui, mais.

– Contentez-vous de répondre à mes

questions.

– Votre père avait-il un testament ?

– Pas que je sache.

Guy eut un sourire sarcastique :

– Peut-être l’avez-vous tué pour l’empêcher d’en faire un qui vous aurait déshérité.

Ernest bondit et voulut frapper Guy.

Mais il est bien difficile de toucher à Verchères.

Celui-ci fit un bond de côté et évita facilement le jeune homme que Beloeil maîtrisa avec autant de facilité.

Le voleur et homme de bien reprit d’un ton plus doux :

– Remarquez, Ernest, que vous êtes tout simplement sur ma liste de suspects. Je ne vous accuse pas positivement.

Ernest ricana :

– C’est vous le grand Verchères, l’œil qui voit tout, et vous m’accusez de parricide ; laissez-moi rire.

Le jeune homme ajouta :

– N'est-ce pas moi d'ailleurs qui vous ai avisé le premier que mon père ne s'était pas suicidé parce que s'il l'avait fait il n'aurait pas laissé empoisonner les bébés pythons ; car il aimait bien trop les serpents pour cela.

Guy Verchères haussa négligemment, les épaules :

– Ou vous êtes sincère, jeune homme, dit-il, ou vous avez cru devoir agir ainsi pour détourner les soupçons qui pèsent toujours plus ou moins sur le légataire universel de la victime d'un meurtre.

Beloeil intervint.

Il dit avec impatience :

– Mais, Guy, tu n'as même pas prouvé qu'il y a eu meurtre. Comme au début de cette affaire, tous les indices pointent vers le suicide.

– Eh bien, fit Verchères fermement, c'est simple.

– Simple ?

- Oui, car Verchères ne se trompe pas.
- Qui est-ce qui se trompe alors ?
- Mais les indices naturellement.
- Ah, va donc au diable.

*

Guy venait de faire sortir tout le monde excepté le gros Théo.

– Je vais, dit-il au détective, faire une expérience qui, je l’espère, sera concluante.

– Laquelle ?

Il ne répondit pas et se dirigea vers le placard du corridor auquel le cabinet de travail du mort était attendant.

Il en ouvrit la porte.

Il en sortit d’abord une bassine qu’il plaça sur le plancher.

Puis ce fut au tour d’un paletot.

Puis d’un chapeau.

Puis d'une balayeuse électrique.

Puis d'une cravate.

Puis enfin d'une règle d'une verge.

– Que veux-tu faire avec tout cela ? lui demanda Beloeil surpris.

– Je veux tenter de pincer l'assassin. Attends un instant.

Il se dirigea vers la porte et appela :

– Hélène, Roland, Docteur, Ernest, Corday, entrez.

Comme ils entraient Verchères leur dit à tous :

– Regardez ces objets disparates sur le plancher.

Pendant qu'ils obéissaient Guy regarda à tour de rôle Blanchette, Ernest et Max.

Puis il dit :

– C'est assez ; la séance est levée.

*

Ils filaient de nouveau vers Montréal, les deux magiciens, Beloeil et l'Arsène Lupin de chez-nous.

– Ton expérience a-t-elle réussi ? demanda le gros flic.

– Non, Théo.

Après un long silence il déclara :

– Ou tout ce monde est innocent ou le meurtrier est diablement fort de dissimulation.

VI

La succion

Verchères, Beloeil, Hélène, Roland, Blanchette et Ernest Carmin étaient de nouveau dans la chambre des serpents venimeux.

Guy sourit à Théo :

– Ma dernière expérience n’a pas réussi à me faire découvrir l’assassin, dit-il.

Beloeil compléta la pensée du voleur et homme de bien :

– Or, dit-il, tu espères que celle que tu es sur le point d’entreprendre sera concluante.

– Oui.

Max Corday entra et s’adressant à Verchères dit :

– Madame Sarnia est arrivée.

– Très bien, amenez-la ici.

Le gardien sortit.

Beloeil dit :

– Quand madame Sarnia sera ici, as-tu pensé qu’il te manquera encore quelqu’un ?

– Qui donc ?

– Mais Sarnia lui-même.

– C’est vrai, fit Roland, vous avez oublié le chasseur de serpents.

Guy sourit mystérieusement :

– Vous vous trompez, dit-il.

– Il va venir ?

– Non.

Beloeil remarqua rageusement :

– Comme d’habitude M. Verchères aime à se draper du manteau du mystère.

Verchères dit gravement :

– Sam Sarnia ne viendra pas parce que je n’en ai pas besoin.

Il ajouta :

– Je devrais dire que je n’en ai plus besoin.
– Alors, fit Beloeil, tu admets avoir déjà eu besoin de lui ?

– Certainement.

– Pourquoi ?

– Je ne te le dirai pas tout de suite.

Il répéta la question de l’autre :

– Pourquoi ? Non, je ne t’en dirai rien du moins pour le moment quand ce ne serait que pour voir la beauté de ta sainte colère.

Beloeil fit :

– Pouah.

Et il cracha rageusement par terre.

VII

Le serpent noir

Sonia arrivait.

– J'épargnerai Beloeil et les deux magiciens, dit Verchères ; ils ne sont point sur ma liste de suspects. Mais le reste des personnes présentes l'est. À part moi-même naturellement.

– Merci pour toi et moi, fit sarcastiquement Beloeil.

Guy commença sa démonstration :

– Si je dis une fausseté à propos de serpents, je demanderais aux connaisseurs de ne pas passer de remarques, car je ne suis pas un expert moi-même.

Il s'approcha de la cage du gros serpent noir et déclama :

– Voici, mesdames et messieurs, le fameux

serpent noir de Floride connu par les savants sous le nom d'asoitagus floridi, parce qu'il habite exclusivement la péninsule floridienne. C'est un serpent des plus vénéreux de la terre. L'État de Floride paye une somme de \$500 en prime pour chacun de ces reptiles abattus.

Tout le monde regardait Verchères.

Blanchette pensait à Voltaire : Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose.

Ernest se demandait :

– Pourquoi dit-il des faussetés ?

Beloeil se contenta de murmurer :

Roland réfléchit :

– Ah, l'animal !

– Il y a, se dit-il, une raison à ce mensonge, mais laquelle ? Inutile de la lui demander ; il ne parlera que quand il le voudra bien.

Hélène dit à voix très basse :

– Il cherche à nous faire voir ce qui n'est pas.

Elle répéta :

– Ce qui n'est pas. En effet le serpent noir n'est pas venimeux.

Mais qui parmi les personnes présentes, ne savait point qu'il ne l'était pas ?

Blanchette le savait.

Ernest le savait naturellement.

Il était évident que Corday ne l'ignorait point.

Mais Sonia...

Son mari connaissait les serpents africains, asiatiques et sud-américains, mais connaissait-il ceux de l'Amérique du nord ?

Verchères reprit gravement :

– Je sais pertinemment que l'assassin est dans cette pièce avec nous. Qui est-il ?

Beloeil interrompit :

– Le serpent noir va te le révéler, je suppose, Guy ?

– Oui, mais ne me coupe pas la parole.

Il reprit :

– Je vais commencer par Sonia Sarnia.

La femme tressaillit.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle.

– Simplement, madame, que de complicité avec votre mari, vous avez assassiné Honoré Carmin.

– Oh.

– Avouez-le, sinon....

– Sinon.... ?

– Sinon je vous fais mordre par ce serpent noir.

– Oh.

Verchères prit un marteau :

– Sonia Sarnia., dit-il, je compte jusqu'à trois et d'un coup de marteau je brise le verre de cette cage et le serpent noir vous tue de son venin.

Le voleur et homme de bien commença à compter :

– Un.

– Deux...

– ...

Sonia poussa un grand cri et s'exclama :

– J'avoue, j'avoue.

Beloeil éclata de rire :

– Et tu crois, Guy, que des aveux ainsi obtenus par des menaces seront valables en cour ?

Guy dit gravement :

– Je sais qu'ils sont nuls et de nul effet.

– Alors pourquoi donc ?

– Pour la grande satisfaction de faire une peur bleue à une sale criminelle.

– D'ailleurs, ajouta-t-il, je n'ai pas besoin des aveux de la Sarnia.

– Mais....

– Non.

– Comment ça ?

– Parce que ton chef, j'ai oublié de t'en prévenir, Théo, a les aveux de Sam Sarnia.

Le voleur et homme de bien ajouta :

– Le chasseur de serpents est sous verrous.

– Accusé du meurtre du vieil Honoré ?

– Oui.

– Mais le motif de ce crime ?

Hélène dit alors :

– Le motif, je le connais, moi, c’est que le magicien fait voir ce qui n’est point.

Guy fit signe à la jeune fille de se taire.

Il dit :

– Je vais vous expliquer.

« Tout de suite j’ai soupçonné les Sarnia.

« Sonia était présente quand Hélène a déclaré :
Le magicien sait faire voir ce qui n’est pas.

« J’eus tout de suite peur que ces paroles
n’aient signé l’arrêt de mort de la jeune fille. »

Beloeil demanda :

– Pourquoi ?

Guy eut un geste d’impatience :

– Veux-tu cesser, Théo, de me bombarder de
tes pourquoi ? Tu sais bien que je ne parlerai
qu’en temps et lieu. Je continue...

« Faire voir ce qui n’est pas.

« Oui, oui, c'était bien cela.

« Les Sarnia n'étaient point des magiciens.

« Ils ne pouvaient faire voir ce qui n'était pas.

« Et ils n'avaient pas de serpents.

« Ils pouvaient être emprisonnés pour obtention d'argent sous de fausses représentations.

« Savez-vous qu'il est impossible de voyager hors du continent américain sans un permis spécial du gouvernement fédéral ?

« À cause de la guerre.

« À cause de la rareté des disponibilités sur les navires.

« Je téléphonai à Ottawa.

« Et j'appris que Sam Sarnia n'avait jamais obtenu ou même demandé de permis pour voyager.

« Donc les serpents sud-américains étaient dans la jungle.

« Les serpents africains logeaient toujours dans la brousse.

« Et les reptiles asiatiques ne reposaient pas en entrepôt.

« Bref il n’y avait pas de serpents. Le chasseur-voleur avait voulu faire voir à Honoré Carmin ce qui n’était pas, et il avait ainsi obtenu pendant trois longues années des mille des mille piastres. »

Sonia restait figée sur place.

Beloel sortit ses menottes et les lui passa.

Impassible elle se laissa faire.

Guy poursuivit :

– Lorsque la femme du chasseur de serpents entendit prononcer par Hélène les paroles : Le magicien fait voir ce qui n’est pas, elle eut peur que la petite ne soupçonnât quelque chose.

« Et les deux Sarnia décidèrent de la supprimer.

« Mais heureusement, Roland Grenier et moi, nous arrivâmes à temps.

« La jeune fille fut facile à faire revenir à la vie. »

Verchères se tourna vers Beloeil :

– Au fait, dit-il, n’oublie pas de porter une accusation de tentative de meurtre contre ces charmants époux.

– Bah, puisqu’il y en a une de meurtre.

– On ne sait jamais, les jurés sont si pusillanimes. À ta place, Théo, je ne prendrais pas de chance.

Beloeil demanda narquoisement en désignant du doigt Max Corday, le gardien :

– Vais-je porter une accusation de mensonge contre celui-là ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Encore un autre pourquoi !

– Il faut bien te tirer les vers du nez, car tu ne veux jamais parler de bon gré.

Guy dit :

– Ainsi tu veux savoir pourquoi tu n’accuseras pas le gardien Max Corday de mensonge ?

– Oui.

– Eh bien, c'est tout simplement parce qu'il n'a pas menti.

Beloeil dût avouer :

– Je ne comprends rien à tes hiéroglyphes.

– Ce ne sont des hiéroglyphes que pour les simples d'esprit.

– Tu n'iras jamais au ciel, toi, fit Beloeil, pensant sans doute à la phrase biblique.

Verchères reprit :

– J'affirme que Max n'a pas menti.

– Mais il n'est pas sourd.

– Non, je le sais.

– Il y a eu des vrombissements d'avion, il était là et il ne les a pas entendus bien qu'il aie bonne ouïe. Explique-moi donc cela si tu le peux.

Guy Verchères sourit :

– Volontiers, dit-il. Venez.

VIII

Les vrombissements qui n'en étaient point

Le groupe prit le petit sentier bien entretenu qui conduisait à la maison de feu Honoré Carmin.

Ils y entrèrent.

Beloil téléphona à la sûreté provinciale et fit venir la patrouille qui allait transporter la Sarnia derrière les barreaux.

Verchères fit asseoir tout le monde au salon.

Tout le monde excepté Max Corday à qui il donna des instructions secrètes.

Puis il dit à Théo :

– M'est avis qu'il va passer un avion dans le firmament ; va donc en entendre le vrombissement au dehors.

– C'est un ordre ?

– Oui.

– Et si je refuse ?

– Si tu refuses, mon vieux, je convoque tous les reporters de la métropole et je leur annonce gravement que tu t’es conduit comme un âne dans cette cause.

– Et si j’accepte ?

– Alors aux yeux du public ce sera toi et toi seul qui aura solutionné ce meurtre.

– Très bien, je sors.

Quelques instants s’écoulèrent dans un silence lourd.

Puis un vrombissement se fit entendre.

Guy Verchères demanda à Hélène :

– Vous entendez bien le bruit de l’avion ?

– Oui.

Le voleur et homme de bien posa la même question aux autres personnes présentes.

Elles répondirent toutes dans l’affirmative.

Guy dit à Grenier :

– Allez donc chercher le détective au dehors.

Lorsque Beloeil parut, Verchères lui demanda :

– Tu as entendu le vrombissement de l’avion ?

– Non.

Il ajouta belliqueux :

– Je crois que tu veux rire de moi.

– Mais non, mais non.

Guy cria :

– Corday, faites le même bruit que tout à l’heure.

Immédiatement le vrombissement recommença.

Beloeil en demeura bouche bée.

– Aurais-tu la grâce de m’expliquer ? demandait-il enfin.

Hélène s’écria :

– Oh, je sais, moi.

Verchères gronda :

– Vous, si vous voulez que je vous serve de

père vous faites mieux de vous taire.

Le gros Théo répéta :

– Verchères, aurais-tu l’extrême amabilité de m’expliquer ?

– Oh, ce n’est pas de la magie, dit l’Arsène Lupin canadien-français. Ne crois pas, Beloeil, que puisque tu n’entends rien dehors et que les vrombissements retentissent ici, il y ait un avion en marche dans cette maison où nous nous trouvons.

– Je le sais bien.

– Mais qu’est-ce que ces vrombissements alors ?

– C’est tout simplement le bruit d’une balayeuse électrique en marche.

IX

Le mystère du cabinet de travail

Guy Verchères reprit :

– Et cette balayeuse électrique explique tout.

Théo demanda :

– Elle explique pourquoi la chambre a pu être complètement scellée par en dedans et comment l’assassin a pu sortir de cette chambre sans déranger le papier collé dans les interstices de la porte ?

– Mais certainement.

– Tu as besoin d’avoir une bonne explication.

– Je l’ai.

Verchères reprit :

– C’est Émilienne qui m’a fait comprendre. L’air comprimé qui pousse la main. L’aspirateur

qu'est la balayeuse électrique est basée sur le principe contraire ; au lieu de pousser l'air, la balayeuse l'aspire.

– Et... ?

– Tu ne comprends pas encore ?

– Saprستي, non.

– Avec les imbéciles il ne faut pas avancer par bonds mais à petits pas. Donc je suppose que je suis l'assassin. J'entre dans le cabinet de travail. La victime dort. Je prends des lisières de papier et de la colle et je tapisse les interstices des fenêtres. Reste la porte. Je l'ouvre et je tapisse laissant dépasser le papier collant vers le cadre. Puis je ferme la porte. Me voilà dans le corridor. Je prends la balayeuse électrique et la fais partir. Je colle l'aspirateur de la balayeuse dans les fentes de la porte et le papier aspiré ainsi se met à adhérer au cadre de la porte.

Guy conclut :

– Et voilà le tour joué.

Hélène dit :

– Oh, je sais maintenant pourquoi nous avons

entendu le vrombissement

– Oui, fit Verchères, c’est qu’à notre arrivée le soir du crime l’assassin était ici. Pendant que nous étions dans la cuisine il a terminé sa macabre besogne et a collé le papier sur la porte du cabinet de travail.

Il se tourna vers les magiciens :

– Maintenant que le drame policier est terminé, demanda-t-il, quand commencerez-vous le drame conjugal ?

Les deux amoureux répondirent par un baiser.

– Cela ne m’indique pas la date des épousailles, fit Verchères.

*

Amis lecteurs, si vous voulez savoir ce que notre Arsène Lupin national a retiré de profit dans cette affaire, nous vous dirons que chez les Sarnia il y avait un replet petit coffre-fort mural, et que maintenant, hélas, il est bel et bien vide.

Cet ouvrage est le 454^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.